

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 8 JANVIER 1898

## SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-Zag, par Rodolphe LeFort.—Acrostiche, par Antonio Pelletier.—Biographie de M. Chs-A. Gauvreau, M.P., par Albert Ferland.—Ecole littéraire de Montréal.—Poésie : Echo, par Henri Desjardins.—Faits et légendes de 1837-38 : Suprême bénédiction (avec gravure), par F. Picard.—A ma mère, par Gilberte.—Conseil, par B.-H. Séguin.—Poésie : Aveu, par Louis-J. Paradis.—Lendemain de bal, par Charles Buet.—M. Romulus Laurendeau.—Un pardon sublime.—Aphorismes commerciaux.—Renseignements divers.—Notre page musicale : Prière d'amour.—Nos primes.—Théâtres—Jeux et amusements—Rébus.—Choses et autres.—Feuilleton : Les deux Gosses, par Pierre de Courville.

GRAVURES.—Autriche : Les troubles à Prague.—Le Palais de la Guerre et de la Marine à l'Exposition de 1900.—Christophe Colomb à la cour d'Isabelle la catholique.—Portraits de MM. Chs-A. Gauvreau, M.P., et de Romulus Laurendeau, avocat.—Gravure du feuilleton.—Devinette.—Rébus.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'estompe ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Parmi les faits les plus saillants de l'époque, signalons l'Encyclique du Saint-Père sur la question des écoles du Manitoba.

N'ayant pas vu cette pièce qui a droit à tout notre respect, à toute notre soumission la plus filiale, nous n'en pouvons parler—et nous n'en parlerons pas d'après des analyses que rien ne nous dit exactes.—Nous savons que le Saint-Père est mû par la plus grande charité, par la plus noble bienveillance, sans cependant qu'il puisse céder le moindre droit de l'Eglise. Nous sommes donc parfaitement tranquille au sujet de l'Encyclique qui ne nous surprendra aucunement, quels qu'en soient les termes.

L'Hon. M. F. G. Marchand, notre premier ministre provincial, vient d'être l'objet d'une démonstration bien flatteuse, quoique peu préparée : le succès de cette démonstration montre combien est estimé, aimé même, l'homme de bien à qui elle s'adressait.

Hélas ! Que de fois nos hommes politiques n'ont-ils

pas éprouvé la versatilité de ce que l'on appelle l'opinion publique.—L'opinion publique !... une machine disant blanc et noir à la fois ; un instrument affolé que la moindre brise, que dis-je ? qu'un simple regard fait tourner à tous les vents !... Quand un enfant du Canada-français, par son mérite, son intelligence, sa science, est parvenu au sommet de l'échelle sociale, la sale envie souffle sur les cœurs... l'idole d'hier est devenue le jouet brisé, sanglant, déshonoré d'aujourd'hui !

O Canadiens mes frères ! jusques à quand serez-vous un peuple d'enfants colères, inconscients souvent, presque toujours inconstants ! Et dites-moi : pourquoi vous laissez-vous aller à ces fureurs bêtes, irraisonnées, qui font si bien l'affaire de ceux qui vous guettent pour vous écraser ?

L'hon. M. Marchand est un homme juste et bon dans toute l'acception du mot. Sans nous occuper des partis—qui nous laissent fort indifférent, croyez-le : nous ne rêvons qu'une section complètement indépendante, une section rien que catholique, un Centre si vous le voulez, parce que là est le salut, vous le verrez sous peu—sans nous occuper des partis, disons nous, nous aimons cet homme loyal, sur le compte duquel on ne peut rien trouver de blessant, de mauvais.

Homme politique, il n'a jamais été un énergumène ; convaincu, il parle pour convaincre, dédaignant de recourir au vocabulaire obligé de portefaix pour combattre un ennemi. Il expose ce qu'il croit honnête, combat ce qu'il pense injuste, laissant les hommes ce qu'ils sont. Cela ne le regarde pas, il n'a pas charge d'âmes.

Quand donc ce qu'on appelle ici du nom baroque de *politiciens* (je ne sais pourquoi !) suivra-t-il cet exemple ?

Homme de Lettres... oh ! ici, je me sens sur un terrain sûr, je suis à mon aise.—Non pas que je connaisse les écrits de l'hon. premier Ministre : c'est là mon désespoir. Mais au peu que j'ai lu de lui, je reconnais la beauté de son esprit, la bonté de son cœur, la sûreté de son jugement. Poète délicat, il serait à sa place dans ces salons du bel esprit à Paris : les Français savoureraient ses comédies ou autres pièces.

S'il avait entendu autour de lui ce suave bourdonnement que l'on n'entend qu'à Paris ; où la gronderie affectueuse se mêle à l'encouragement si doux à l'oreille du débutant ou de celui qui arrive, son vol eût été plus puissant, son génie se fût affirmé plus transcendant.

Est-ce un bien, est-ce un mal, qu'il n'ait pas été bercé à ce remous des grandes intelligences de là-bas ? Je vous dirai : Puisqu'il est notre premier ministre, c'est un bien qu'il nous soit resté.

D'autre part, doit-on enfouir un talent, cacher la lumière sous le boisseau ? Cessons nos plaintes et félicitons le vaillant lutteur, le brillant écrivain, mais surtout, avant tout, par dessus tout, le noble, le bon cœur !

Pendant que nous y sommes, continuons à parler de notre beau pays.

Notre excellent ami qui habille (si je puis m'exprimer ainsi) notre beau journal, me montre la superbe gravure qu'il destine à la page du milieu. Vous me direz que cela ne regarde pas beaucoup le Canada ?

—Escuzez ! dit mon vieux voisin le père Roublaré.

Christophe Colomb a découvert l'Amérique, ou l'a redécouverte si vous y tenez : car nous savons tous qu'elle fut connue des Phéniciens, peut-être des Grecs, bien sûr des Romains, et très certainement des Scandinaves : je vous ai parlé un jour de l'inscription retrouvée sur un immense rocher, non loin de New-York, où se lit, en caractères runiques, cette phrase : " Ci-gît la blonde... " Sans doute, la femme ou la fille d'un chef scandinave quelconque. Cette écriture ferait donc remonter l'occupation de cette partie de l'Amérique du VIII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle.

Toujours est-il que les peuples d'Europe ne savaient plus rien, mais rien de rien, de l'Amérique, quand, en 1491 ou 1492, Christophe Colomb proposa au roi d'Espagne, Ferdinand V, le catholique, d'aller lui conquérir des territoires plus vastes que l'Europe et plus riches que tout ce qu'on pouvait imaginer. Il en

exigeait un profit, ce qui était très juste : mais sait-on que ce profit était destiné au rachat de Jérusalem pour la rendre aux chrétiens ?

Le roi, circonvenu et très occupé d'ailleurs par ses guerres contre les Maures, ne prêta guère l'oreille aux discours de Colomb. Mais la reine, la fameuse Isabelle de Castille, femme supérieure et d'une intelligence remarquable, s'intéressa au Génois, lui promettant tout ce qu'il voulait.

Travaillée ensuite par l'archevêque, elle revint sur sa décision, fit d'autres propositions que Colomb rejeta toutes. Enfin, le grand navigateur, tout meurtri en son cœur, résolu de demander l'appui de la chevaleresque France, sur laquelle régnait Charles VIII, fils de Louis XI.

Colomb se dirigeait, chevauchant sur sa petite mule, vers la belle France.

Luiz de Santangel, receveur des droits ecclésiastiques dans l'Aragon, homme bien en cour, demande d'urgence une audience à Isabelle et l'obtient. Il reproche à la reine sa conduite envers Colomb, lui expose la perte que subira l'Espagne de ce fait, le discrédit qui en rejallira sur la reine.

A ce moment, arrive Alonzo de Quintanilla, qui appuie fortement Luiz de Santangel et fait valoir les immenses services que peut rendre Colomb.

Durant cette conversation animée, le Père Juan Perez, dans la chapelle de la reine, pria Dieu d'éclairer sa souveraine.

Est-ce aux prières de celui-ci, ou aux objurgations de ceux-là, qu'un changement total et immédiat est dû ?—La reine semble inspirée ; elle remercie ses deux fidèles conseillers, les charge de rappeler Colomb.

Celui-ci n'y veut point croire, tout d'abord ; mais quand on l'eut mis au courant de ce qui s'était passé, il pleura, le grand homme !...

Revenu sur ses pas, il eut une délicieuse surprise : Isabelle avait fait déployer une pompe extraordinaire pour le recevoir. Avidement, au milieu de toute sa cour, elle recueillit ses assurances, lui renouvela toutes ses premières promesses, et le congédia émerveillé et bénissant Dieu (Voir gravure).

Le 17 avril 1492, Isabelle envoyait à Colomb, alors à Santa-Fé, un traité à signer par lui, qu'elle-même avait signé. Et le 30 du même mois, on expédiait à Colomb, sur les ordres d'Isabelle, tous les privilèges qui lui avaient été promis. (\*)

C'est en 1492 que Colomb découvrit l'Amérique ; Améric Vespuce, Italien, né à Florence, y fit quatre voyages après la découverte par Colomb, publia des récits de ses voyages : ce qui fit donner son nom à ce continent nouveau.

Christophe Colomb mourut pauvre et délaissé, à Séville, en 1506 : bientôt, l'Eglise le mettra au nombre des saints.

Améric Vespuce mourut en 1516.

Vous vous rappelez sans doute, lecteurs, le bruit que firent les Anglais l'an dernier—malheureusement, des journaux de notre langue, mais pas de la race Canadienne, hâtons-nous de le dire, se firent l'écho de ces bruits—au sujet de la prétendue découverte du Canada, en 1497, par Jean Cabot ? Jean Cabot, Vénitien, agissant pour le compte de l'Angleterre, reconnut Terre-Neuve et les côtes de l'Amérique du Nord depuis le Labrador jusqu'à la Floride, en 1497. Voilà les faits réels.

Jacques Cartier, de Saint-Malo, ce bon pays de Bretagne qui a fourni tant de familles à notre province, remonta le Saint-Laurent, découvrit le Canada en 1534, pour le compte de la France.

Choisissez !

Rien ne me met plus hors de moi, que quand je vois comment, en tout, partout, les Anglais veulent ternir nos gloires ; mais, vous l'avouerez-je ?... ce qui

(\*) Je tiens à remercier publiquement les excellents messieurs Cadieux, Dérome et Giroux, libraires rue Notre-Dame, qui ont mis à ma disposition, avec une bonté qui m'a touché, des livres de toutes sortes pour me faciliter mon travail : car j'en ai rien, ni livres, ni même un dictionnaire pour mes travaux !—Et pas une bibliothèque publique à Montréal !...